
« Sortir de ma zone de confort »



Martin Pidoux est chercheur et professeur de politique et marchés agricoles à la Haute école des sciences agronomiques, forestières et alimentaires HAFL.

SGA : Vous avez travaillé dans l'administration (OFAG), pour la défense professionnelle (USP) et maintenant dans l'enseignement et la recherche (HAFL). Quelles sont les activités qui vous ont le plus plu dans chaque poste ? Quels défis avez-vous rencontrés ?

Martin Pidoux : Après, l'ETHZ, j'ai commencé ma carrière à l'Office fédéral de l'agriculture. J'ai aimé chercher à construire un dialogue constructif avec la branche en vue de trouver des solutions concrètes aux problèmes rencontrés. Comme jeune agronome, c'était aussi très intéressant de découvrir l'organisation de l'administration fédérale de l'intérieur, de

connaître les différentes étapes nécessaires à la mise en place d'une loi ou d'une ordonnance et d'observer les divergences et les champs de tension qui existent entre les différents Offices et Départements. Il est vrai qu'après près de deux ans dans ma fonction à l'OFAG, je sentais une forme de routine s'installer. J'avais besoin de relever de nouveaux défis professionnels et de sortir de ma zone de confort. Aussi, lorsqu'une occasion s'est présentée à l'Union Suisse des Paysans comme responsable pour la politique agricole, je n'ai pas hésité à postuler.

Je suis arrivé à l' Union Suisse des Paysans (USP) à un moment charnière, marqué par de nombreux changements au niveau du personnel. Le contact avec mon nouveau chef, Francis Egger, qui venait également de commencer à l'USP, après avoir quitté la direction de l'Institut agricole de Grangeneuve dans le canton de Fribourg, a tout de suite fonctionné. Après la hiérarchie verticale et plutôt rigide d'un Office fédéral, j'ai adoré le travail en petite équipe, très dynamique et organisée de manière horizontale de l'USP. C'était très stimulant. Nous étions sans cesse dans le feu de l'action...les discussions autour de la PA 14-17 battaient leur plein et nous étions au cœur de celles-ci. Mais attention, la défense professionnelle n'est pas une sinécure. Cela implique un énorme engagement personnel et les déceptions sont parfois grandes. Aussi, je retiens de mon passage à l'USP que, souvent, le processus de consultation des membres et l'organisation démocratique des décisions sont plus importants que le résultat final. Celui-ci est, à mon sens, trop fréquemment décevant et peu ambitieux. En effet, dans une grande organisation hétérogène comme l'USP, il est difficile de trouver des solutions proactives qui conviennent à tous les membres. En définitive, la défense du statu quo est souvent le plus petit dominateur commun. Cela peut être frustrant alors qu'on connaît les défis qui attendent l'agriculture suisse. Et puis, j'ai apporté ma candidature comme professeur de politique agricole et marché à l'Haute école des sciences agronomiques, forestières et alimentaires HAFL. Pour être honnête, je doutais de mes chances mais ça a fonctionné et j'y suis maintenant depuis 5 ans déjà.

À la HAFL, j'apprécie énormément la dynamique positive et motivante qui

découle directement du contact avec les étudiantes et les étudiants, la liberté de ton dont je dispose et la possibilité de travailler avec de nombreux partenaires différents du secteur agroalimentaire. Ces derniers nous mandatent avec des attentes parfois opposées, notamment sur des thématiques sensibles comme l'ouverture des frontières ou l'utilisation des pesticides. C'est très enrichissant mais évidemment, cela ne facilite pas le travail et nous expose aux critiques. Il faut assumer les conclusions et les conséquences des études. Cela implique une démarche scientifique irréprochable qui garantit l'objectivité des analyses. Cependant, je suis convaincu que le scientifique en recherche appliquée doit aussi savoir prendre des risques en abordant les thématiques de société actuelles pour alimenter la réflexion et contribuer à les vulgariser. Sa mission est d'apporter des arguments contre les positions extrêmes et populistes. En agronomie comme dans les autres domaines, il n'existe pas de réponses simples aux questions complexes et multifactorielles – les initiatives populaires qui visent les pesticides en sont un bon exemple. Le monde devient toujours plus complexe et la science a un rôle important à jouer pour chercher des solutions réalistes.

Quels sont les projets de recherche que vous avez menés ces dernières années qui vous ont le plus plu ?

Les projets qui sont en lien direct avec les préoccupations du secteur agricole m'intéressent beaucoup. À ce titre, j'ai apprécié l'étude faite avec Jacques Chavaz sur les effets d'une large ouverture du marché sur le secteur agroalimentaire suisse. C'est important de thématiser des questions qui dérangent et qui encouragent un regard critique sur la situation.

Et ceux avec le plus d'impact ?

C'est toujours difficile de mesurer l'impact d'une étude de recherche appliquée, notamment en politique agricole. Pour moi, un bon projet ne doit pas rester dans un tiroir, mais avoir une certaine résonance médiatique. À ce titre, l'étude sur l'agriculture romande a été un succès. J'ai aussi réalisé des projets plus confidentiels, au niveau de l'économie

d'entreprise. Ici, si nous arrivons à résoudre un problème sur une exploitation, que celle-ci est satisfaite et qu'elle change sa manière de travailler, c'est déjà un impact important.

Qui sont vos modèles en matière de recherche et d'enseignement ?

Le physicien Stephen Hawking pour son travail de vulgarisation. Je trouve admirable ça façon de rendre l'astrophysique accessible à tous, par exemple avec son livre une brève histoire du temps et puis le film qui a suivi. Nous aurions besoin d'un « Stephen Hawking » de l'agronomie...

Plus proche de mon travail, j'ai eu la chance de rencontrer des personnes qui m'ont influencées et inspirées. D'abord, j'ai énormément appris avec Jacques Chavaz, mon premier chef à l'OFAG, et avec qui j'ai continué à travailler par la suite. Il est brillant analytiquement, maîtrise les dossiers jusque dans les moindres détails mais sans perdre de vue le contexte global. Il apporte toujours un regard critique et constructif et ne craint pas la complexité. Il se méfie des solutions simplistes – il est justement l'antipopuliste. Lors de mon passage à l'USP, Francis Egger, m'a également beaucoup inspiré. C'est un grand travailleur qui ne s'arrête jamais. Il a de l'énergie à revendre, beaucoup de charisme et une très bonne capacité à écouter et motiver les gens. Francis est un leader né. Pour moi, il restera le chef « par excellence ». Dans le domaine de la recherche, j'aimerais mentionner Bruno Durgiai. J'apprécie beaucoup ça façon empathique et respectueuse de travailler avec les agricultrices et les agriculteurs. Il leur pose des questions importantes et parfois dérangementes, mais n'est jamais dans le jugement. Il fait un excellent travail en économie d'entreprise. Barbara Eiselen, qui travaille dans notre groupe d'économie rurale, à une façon d'aller au fond des questions et une capacité à mettre en relation les éléments qui sont très précieuses. Elle est toujours d'une grande inspiration et apporte énormément à la recherche appliquée en économie rurale. Je lui tire mon chapeau, car je constate malheureusement que cela reste aujourd'hui encore difficile pour une femme d'évoluer dans notre secteur trop paternaliste, mais je lui prédis une magnifique carrière.

Beaucoup d'autres personnes ont marqué ma vie professionnelle et je ne peux pas toutes les citer.

Où voyez-vous les défis de l'enseignement ?

J'ai beaucoup de respect pour le rôle d'enseignant. Je dispose d'une certaine influence sur les étudiant.e.s, notamment en matière de politique agricole. Cela implique une grande responsabilité. Certes, ma mission n'est pas de faire de la politique mais d'apporter les outils scientifiques pour une analyse fondée et objective de la politique et des marchés agricoles. Cependant, les étudiant.e.s, et je les comprends, souhaitent souvent aborder les thèmes actuels qu'ils ont pu lire dans la presse. En politique agricole, les modèles apportent des explications partielles et permettent d'avoir des informations sur les conséquences d'une décision ou d'un instrument, mais, comme pour toutes les sciences humaines, un part de subjectivité subsiste. Celle-ci dépend beaucoup de nos systèmes de valeurs individuels. Il faut en être conscient et l'admettre. Aussi, je cherche à transmettre une forme d'esprit critique. Je souhaite amener les étudiant.e.s à pouvoir analyser et argumenter correctement... peu importe leur avis... même si parfois, je l'avoue, ça m'énerve car je ne suis pas du tout d'accord ! En définitive, les étudiant.e.s doivent comprendre les problèmes dans toute leur complexité et se méfier des solutions à l'emporte-pièces.

Quels sont les thèmes actuels pour la recherche appliquée en économie et la sociologie rurale?

Je pense qu'en économie et sociologie rurale le plus grand défi c'est le travail de vulgarisation et de communication pour renforcer les ponts entre le monde rural et la ville. Une meilleure compréhension de la réalité agricole par la société est indispensable et le monde agricole doit également apprendre à s'ouvrir aux attentes de la société qui s'urbanise. Très concrètement, il y a du travail à faire dans les domaines suivants : La

production agricole durable, l'utilisation efficace des ressources, notamment les produits phytosanitaires, la mise en valeur la production agroalimentaire dans un contexte de durcissement des contraintes de production, etc. On ne va pas s'ennuyer.



Légende: Miroir d'Argentine, Papageno

Avec quelles institutions est-ce que vous coopérez ?

Nous travaillons avec différents partenaires (OFAG, Agridea, Agroscope, Services cantonaux, organisations professionnelles, etc.) en fonction du projet et des compétences demandées. Nous avons la chance, en Suisse, de disposer d'un large panel d'institutions et d'organisations actives en économie, sociologie rurale et en politique agricole. Nous travaillons dans un domaine dynamique et compétitif, c'est motivant. Sur ce plan, la journée SGA est une bonne opportunité pour découvrir les thèmes et les méthodes actuelles en économie rurale. Elle permet aussi de développer des nouvelles collaborations.

Vous étiez membre du comité de la SGA. Qu'est-ce que vous avez apprécié à l'activité du comité de la SGA ?

J'ai adoré faire partie du comité. Nous avons une ambiance décontractée et très respectueuse. A notre niveau, nous sommes arrivés à renforcer les liens et la compréhension mutuelle entre les institutions que nous représentons. La journée SGA et la fête d'automne, qu'on a initiée, sont des événements importants dans le panorama de l'économie et sociologie rurale en Suisse. C'était un honneur de participer à leur organisation et j'essaie d'y retourner régulièrement.

Si vous allez en visite chez des amis à l'étranger. Quels produits Suisse emmenez-vous comme cadeaux ?

Un morceau de Gruyère AOP et une bouteille de Chasselas. La classe mondiale !

Interview réalisé par Esther Bravin

Kontakt :

Esther Bravin

Agroscope

Kompetenzbereich Pflanzen und pflanzliche Produkte

Müller-Thurgau-Str. 29

8820 Wädenswil

esther.bravin@agroscope.admin.ch